Zeitschrift: Zeitschrift für schweizerische Kirchengeschichte = Revue d'histoire ecclésiastique suisse

Herausgeber: Vereinigung für Schweizerische Kirchengeschichte

Band: 46 (1952)

Artikel: Couvents de la Suisse alémanique à la fin du XVIIe siècle : notes de voyage d'un Religieux Prémontré

Autor: Backmund, Norbert

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-127825

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Couvents de la Suisse alémanique à la fin du XVIIIe siècle

Notes de voyage d'un Religieux Prémontré

publiées par le P. NORBERT BACKMUND, O. Praem.
Abbaye d'Averbode (Belgique)

A l'heure où l'Europe est inondée de réfugiés de tout genre, on ne lira pas sans intérêt le récit de voyage d'un chanoine prémontré Français, réfugié lui-même, qui fit le tour de l'Europe au cours des années 1790 à 1797.

L'auteur de ce récit [1], le Père Hervé-Julien Lesage, était né en Bretagne, en 1757. Il entra en 1777 à l'abbaye prémontrée de Beauport [2] près de Paimpol, fit profession en 1778 et fut, en 1783, nommé curé de Boqueho, une paroisse voisine qui dépendait de l'abbaye. A la Révolution, il refusa de prêter le serment et il dut donc émigrer. Par l'Angleterre, il arriva en Belgique, où il s'établit à l'abbaye d'Averbode [3]. En 1794, les troupes révolutionnaires le contraignirent à s'enfuir de nouveau. En passant par Cologne, Coblence, Mayence, Francfort et Wurzbourg, il arriva en Souabe, où les Prémontrés possédaient six abbayes impériales richissimes dans lesquelles il espéra trouver un abri. L'accueil qu'on lui fit dans ces monastères ne fut cependant pas

[1] « Erasme à Eusébie. Mémoires et voyages d'un religieux Curé adressés à une religieuse allemande de son ordre. Lettres de différents sujets de religion, de géographie, de morale, de littérature, d'histoire et de voyages. Tomes I et II, 1800 » (MS, 84 et 138 pp., Arch. de l'Evêché, St-Brieuc). C'est vraisemblablement un double que l'auteur s'était réservé pour lui. Litt. : GOOVAERTS, *Dictionnaire Bio-Bibliogr. des Ecrivains de l'Ordre de Prémontré*, Bruxelles 1900, I 505/06, IV 152. — FELLER, *Biogr. Univ.* (1867). Art. Lesage.

[2] 1202-1790 (COTTINEAU, *Dictionnaire des Abbayes*, Mâcon 1935, 309).

[3] Fameuse abbaye prémontrée, près de Diest, fondée en 1134. Elle subsiste encore.

très cordial. Il finit par être reçu dans l'abbaye de Roth [1]. Mais là aussi, après un séjour de trois mois, on lui donna le *consilium abeundi*. Il fut alors, mais d'une façon qui n'était guère plus charitable, hospitalisé dans l'abbaye voisine de Schussenried [2]. Au début de 1796, comme les troupes françaises commençaient à se rapprocher de la Souabe, cette avance suscita dans le pays une véritable fureur contre tout ce qui était français. Le P. Lesage fut expulsé une nouvelle fois. « Las des cloîtres de son Ordre », il se dirigea alors vers Constance, où se trouvait un centre de l'émigration française.

De là il se rendit en Suisse, où il séjourna d'avril à juin 1796. C'est le récit de ce voyage que nous publions ici. L'auteur nous y apprend le but de son voyage, dont le résultat ne répondit d'ailleurs pas à son attente. Ayant résidé à nouveau deux mois à Constance, il frappa encore une fois aux portes de ses confrères de Souabe, mais en vain. Il se mit alors en route pour la Pologne. Cette odyssée à travers la Franconie, la Saxe, la Silésie ne fut qu'une chaîne d'épreuves et d'aventures. Finalement il se fixa à l'abbaye de St-Vincent de Breslau [3]. L'abbé de cette dernière l'envoya au monastère des Norbertines de Czarnowanz [4], où il passa le reste du temps de son émigration. C'est pour une chanoinesse de cette maison, une Viennoise de bonne éducation qui s'y était réfugiée après la suppression de son couvent de Doxan [5], qu'il rédigea, en 1800, sous forme de lettres, le récit dont nous publions aujourd'hui la partie qui a trait à la Suisse.

En 1802, le P. Lesage rentra en France pour reprendre sa cure de Boqueho. Il se distingua comme prédicateur et écrivain ; il fut nommé chanoine de St-Brieuc et mourut du choléra à Paris, le 4 septembre 1832.

En parcourant son récit, on est charmé par le langage à la fois franc et savoureux de l'auteur. Il se perd parfois en sarcasmes trop hardis ou même venimeux. On comprend que ce bel esprit, cent pour cent gaulois, ce caractère difficile et susceptible, n'ait pu s'adapter à des milieux allemands : il se choque de tout, et tout le monde se

[1] 1126-1803, ressuscitée en 1948. Près de Leutkirch (BACKMUND, *Monasticon Praemonstratense*, Straubing 1949, I 79).

[2] Au nord-ouest de Roth, abbaye impériale 1183-1803 (*Mon. Praem.* I 83).

[3] 1126-1810 (*ibidem* I 334/37).

[4] Près d'Oppeln, en Haute-Silésie, 1211-1810 (*ibidem* I 338).

[5] Près de Prague, 1143-1782 (*ibidem* I 287). Nous n'avons pas réussi à identifier cette religieuse.

choque de lui, le prenant — peut-être pas toujours sans raison — pour un orgueilleux et un arrogant. Son style est vif et soigné. Il témoigne, tout en demeurant bon patriote, d'un grand intérêt et même d'une vive sympathie pour les beautés naturelles et la culture des pays parcourus. En matière d'art religieux, il partage les préventions de son siècle pour tout ce qui n'était pas du style baroque. Ses jugements ne sont pas toujours adéquats, mais en brossant le portrait des peuples avec lesquels il entre successivement en contact, il se montre bon psychologue. Son attachement à l'Eglise est sincère ; sa piété, bien qu'un peu gallicane, est saine et profonde, et son esprit est ouvert aux désirs de réforme qui animèrent les meilleurs de son temps.

* * *

« Vous êtes juste, ô mon Dieu, vos jugements sont remplis de justice, » disait d'après le Psalmiste le malheureux empereur Maurice. Il avait, par une incroyable avarice, refusé de racheter, à raison d'un écu par tête, plusieurs milliers de ses sujets faits prisonniers par les Barbares, qui, sur son refus, les massacrèrent tous impitoyablement. Quelque temps après, lui-même se voit précipité du trône par une de ces révolutions si fréquentes dans l'Empire grec. L'usurpateur Phocas fait égorger sous les yeux du souverain déposé sa femme et tous ses enfants. Alors, prêt à subir lui-même une mort cruelle, il se rappelle le sang innocent que son avarice inhumaine a fait répandre. Il s'humilie sous la main de Dieu, et ne sait plus que redire : Vous êtes juste, ô mon Dieu, et vos jugements sont remplis de justice.

Le très grand nombre de ceux que la Révolution de France a ruinés, persécutés, proscrits, etc., s'ils veulent s'examiner sérieusement devant le Seigneur et surtout en chrétiens, verront sensiblement la verge de la justice dans la main de la miséricorde. Pour moi, en me courbant humblement sous ses coups, je reconnais les avoir mérités, et que tout ce que j'ai souffert, a été le châtiment d'un pécheur, et non l'épreuve d'un juste. Je suis religieux, prêtre et pasteur ; et ne fus-je que chrétien, à ce seul titre je me trouve encore assez coupable. Mais justice, miséricorde, sagesse de mon Dieu ! je suis puni par où j'ai péché. J'avais la plus jolie maison curiale de tout le pays. Je l'avais bâtie, mais je l'avais ornée avec élégance, et j'aimais à la montrer et à l'ouïr vanter ; oui, j'avais à 28 ans cette sorte de vanité. Ezechias, les Babyloniens t'enlèveront cet objet de ta complaisance. Je fus chassé.

Sans avoir jamais été un fât, j'aimais l'élégance dans mon vêtement. J'avais des habits propres et beaucoup. J'ai trainé à Roth une année entière une robe grossière et déchirée et pourrie de crasse et de graisse. J'y ai passé l'hiver avec une seule paire de bas. Depuis j'ai passé six mois à Schussenried et six mois d'hiver avec un gilet de coton et un surtout rapé que je recousais de temps en temps. J'ai fréquenté des Grands sans besoin, j'aimais qu'ils fissent attention à moi, et cela arrivait. Je me suis vu rebuté comme un goujat chez des moines. Sans être un coureur, je me promenais trop pour un religieux et un pasteur. Eh bien, j'ai fait des quatre et cinq cents lieues à pied, un sac de vieilles culottes sur le dos. Vous êtes juste, Seigneur, et votre jugement est plein de justice.

Cependant, en adorant la justice du Seigneur dont les coups ne frappaient qu'un misérable amour-propre et des sentiments condamnables aux yeux de l'humilité chrétienne, je serais ingrat si j'omettais de reconnaître les bienfaits de sa Providence. Car enfin, c'était toujours un avantage que de me voir dans mon état, et non seulement dans la possibilité, mais encore dans la véritable et heureuse nécessité d'en pratiquer les devoirs. J'avais, dans ces deux monastères que j'ai habités successivement, une chambre propre et commode, bien chauffée pendant l'hiver. J'y avais des livres pour m'occuper dans les intervalles des offices, et la nourriture y était bonne et trop abondante. On y donnait aux religieux d'excellente bière à discrétion et deux fois par jour une pitance de vin du pays que je n'ai jamais vidée.

Des milliers d'ecclésiastiques entassés dans les villages de la triste Westphalie, surtout, y vivaient dans un état bien différent du mien. Ils logeaient dans le coin d'une chaumière malpropre, et allaient prendre, à certains jours réglés, le repas que leur offrait la charité des habitants, de gros pain noir, de vieux lard rance, du lait et des pommes de terre ; voilà la nourriture que recevaient avec actions de grâces des hommes qui avaient longtemps mangé à des tables délicates, et des vieillards accoutumés à toutes les délicatesses de la vie. Plusieurs habitaient loin des églises, et manquaient même de livres pour charmer l'ennui d'une telle existence. C'est pourtant ainsi que vivaient des religieux d'abbayes beaucoup plus riches que la mienne, et cela pendant plusieurs années de suite. Le Sous-Prieur de l'opulente abbaye de Marchiennes [1]

[1] Marchiennes, célèbre abbaye de Bénédictins, canton et arrondissement de Douai (Nord), fondée en 647. COTTINEAU, 1738.

et quatre de ses confrères, des chanoines réguliers de celle d'Arrouaise [1], les habits violets de St-Eloi [2], ont mené longtemps ce triste genre de vie, eux et des milliers d'autres.

Au moment que j'écris, je compte neuf ans et deux mois depuis ma sortie de France. Je n'ai passé qu'une année juste hors des cloîtres de mon institut. Depuis la perte du Brabant, j'y ai quelquefois détrempé mon pain avec des larmes. Au moins j'avais la consolation de me voir à mon poste, et de me trouver ce que je m'étais promis d'être, un religieux sous les enseignes de sa profession. De plus j'ai eu l'avantage de me tenir constamment en haleine sur les études relatives à mon état, et je prise cet avantage plus que les ducats de la Pologne, si Dieu me rappelle au service de mes frères, et au soin d'instruire les autres. Et quand bien même les minces connaissances qui sont le fruit de mon application constante devraient rester à jamais inutiles pour le prochain, elles ne l'ont pas été pour moi si j'ai sanctifié en chrétien le travail qu'elles m'ont coûté à acquérir. J'ai d'ailleurs ignoré l'ennui et évité les dangers d'une vie oisive. Le temps est un fardeau pénible pour qui n'a pas appris à en faire un bon usage : nous le voyons vous et moi dans un bon nombre de ceux avec qui nous vivons. Avec un livre et une plume nous passons sans ennui des mois entiers dans une retraite absolue, et cela au milieu de gens qui ne peuvent rester seuls une demi-heure. Il faut des chevaux et une voiture pour tuer la matinée ; il faut une grille et des flagorneries insipides de nonnes pour tuer une partie de l'après-midi, du « hongrie » pour tuer tout le reste, de la limonade pour tuer le « hongrie », et malgré tout cela l'ennui nous tue. Voyez quelle ressource précieuse nous trouvons dans la lecture. « L'étude, écrivait l'orateur romain à Atticus, nourrit l'enfance, orne l'âge viril, amuse et console la vieillesse. Ce bien nous suit partout : à la ville, en campagne, en voyage ; il ne nous quitte jamais. »

* * *

De Weissenau [3] je me rendis en un jour à Constance, qui n'en est qu'à six lieues. Cette ville doit son origine à une colonie romaine qu'y

[1] Arrouaise, chef d'une congrégation de chanoines réguliers, fondée en 1090, cant. de Bapaume, Pas de Calais *Dict. d'Hist. et de Géogr. eccl.* IV, 728.

[2] Mont-Saint-Eloi, abbaye de chanoines réguliers (cant. Vimy, arrond. d'Arras). Ce fut l'une des plus riches de France. COTTINEAU, 1896.

[3] Weissenau, abbaye prémontrée près de Ravensburg (*Monast. Praem.* I, 88). L'auteur du présent récit y fut mis à la porte après un demi-jour.

établit le second fils de Constantin le Grand qui lui donna son nom [1]. Sa situation est la plus agréable qu'on puisse s'imaginer. Elle est dans une presqu'île du lac, au couchant, et sur la rive gauche du Rhin qui la traverse. Ce lac a dix-sept lieues depuis Bregentz en Tyrol au sud, jusqu'à Constance à son extrémité septentrionale. Sa plus grande largeur est de quatre, sa largeur commune de deux lieues de France. Ses deux rivages sont enchanteurs. Sur la rive droite à l'orient l'on voit Mersbourg, petite ville au pied d'une haute montagne, et résidence ordinaire du Prince-Evêque qui y a un beau palais et son séminaire. Sur une presqu'île en face l'on voit un beau château qui est la demeure d'un commandant de l'Ordre teutonique ou de celui de Malte [2]. Une très belle abbaye de chanoines réguliers s'aperçoit sur le penchant d'une colline à très peu de distance du lac au-dessus de Constance [3]. Sur le sommet d'un côteau plus éloigné vers le midi est une charmante abbaye de Bénédictines qui se remarque de tous les points de cette petite Méditerranée [4]. Partout ce sont des vignes, des moissons, des bocages riants ou de jolis villages. La traversée de Mersbourg à Constance est très agréable quand un jour serein permet au voyageur de jouir de cette perspective presque unique.

Après avoir traversé le lac, l'on se trouve encore à une bonne demie lieue de la ville dont le faubourg et l'abbaye de Petershausen [5] annonçent bientôt l'approche. Ce monastère de Bénédictins n'est séparé de la ville que par le lit du Rhin qui, à cet endroit, sort du lac au nord-ouest. La rive droite offre de ce côté les plus charmantes promenades. Ce faubourg communique avec la ville par un beau pont de bois et de pierres qui a été détruit dans la dernière campagne.

[1] Etymologie pour le moins discutable. « Kostenze » est une très ancienne station lacustre, qui fut fortifiée à nouveau, vers 304, par Constance Chlore. Je dois cette note ainsi que les suivantes à l'amabilité du P. Rodolphe Henggeler, bénédictin de l'abbaye d'Einsiedeln.

[2] Mainau, île, près d'Ueberlingen, sur le lac de Constance. Elle fut, depuis 1272, la propriété de l'ordre teutonique ; passa, en 1805, au Grand-duché de Baden. Le prince Esterhâzy l'acheta en 1827 et par lui elle passa, en 1853, à la famille ducale de Baden. Elle devint enfin, par héritage, propriété de Bernadotte.

[3] Saint Conrad érigea, en 968, à Kreuzlingen un hôpital pour pèlerins pauvres et pour malades. Il fut desservi par des chanoines réguliers depuis 1120 jusqu'à la suppression de ces derniers, en 1848. C'est aujourd'hui le siège de l'Ecole normale pour futurs instituteurs du canton de Thurgovie. (*Dict. histor. et biograph. de la Suisse* (DHBS) IV, 397.

[4] Münsterlingen, couvent de Bénédictins, fondé au Xe siècle, supprimé en 1848. Aujourd'hui hôpital cantonal de Thurgovie et asile d'aliénés. DHBS V, 52.

[5] Petershausen, couvent de Bénédictins, fondé en 983 par l'évêque de Constance, Gebhard II ; supprimé en 1802.

Constance n'a rien de remarquable que sa délicieuse situation. Les rues en sont étroites et les maisons antiques. La cathédrale est vaste et d'architecture gothique. Les autres églises ne méritent aucune mention. On y voyait encore des Cordeliers, des Capucins, des Augustins, et quelques religieuses dans l'Agonie. Les Dominicains sont déjà trépassés. Ils possédaient un très joli couvent dans une île du lac qui rejoint le rempart par un petit pont ; mais on les a contraint de céder la place à une colonie de 200 protestants genévois qu'y appela l'empereur Joseph [1]. Constance était, avant la réforme de Luther, une ville libre et impériale, mais pour je ne sais plus quel débat du fameux Intérim de Charles-Quint, l'Empereur l'attribua à ses domaines. Elle est encore immédiatement soumise à la Maison d'Autriche, et ses couvents ont senti comme le vôtre le bienfait des réformes d'un de vos derniers souverains. Cependant il s'était borné à leur défendre de recevoir des novices. On les laissait mourir dans leurs couvents, quoique la régence y eut déjà ses chancelleries et ses bureaux. Ils recevaient une pension modique et ce traitement doit paraître humain et généreux jusqu'au prodige, quand on considère la barbarie avec laquelle nos législateurs philantropes ont traité en France les cénobites et les religieuses.

Constance est célèbre par le Concile général tenu en 1414 pour mettre fin au schisme papal, et plus encore par la condamnation des erreurs et de personne de Jean Hüs, hérésiarque bohémien, condamné au feu par le magistrat de cette ville comme séditieux, relaps, hérétique opiniâtre. On voit encore dans le parvis de la cathédrale et au lieu même de l'exécution une colonne sur laquelle est placée une statue de la Sainte Vierge. Une porte de la ville a retenu le nom de ce martyr de l'erreur, et l'on voit encore son portrait en relief dans une pierre de la maison voisine. [2]

On voit encore, près du port, un vieux et immense bâtiment dans lequel les Pères [du Concile] [3] tenaient leurs séances [4]. Cette ville vit, à

[1] Le couvent des Dominicains à Constance fut supprimé en 1785 et sert aujourd'hui d'hôtel (*Inselhotel*).

[2] Ici, le P. Lesage résume l'histoire du concile de Constance. Nous omettons ce passage.

[3] Ici, comme dans un ou l'autre passage plus bas, les mots placés entre crochets sont ceux que nous avons cru devoir ajouter pour enlever toute possibilité de méprise ou pour donner un sens à la phrase qui, peut-être par erreur du copiste, semblait présenter une lacune.

[4] Les séances du concile eurent lieu à la cathédrale. Ce qu'on appelle aujourd'hui la Maison du concile (*Konzilshaus, Kaufhaus*) n'a servi que pour l'élection de Martin V.

cette occasion, jusqu'à 18 000 étrangers dans son enceinte qui n'a pas aujourd'hui plus de 5 ou 6000 habitants.

* * *

Je vis en arrivant à Constance Monseigneur l'Evêque de St-Malo et celui de Nîmes son frère. Le premier de ces Prélats auquel j'avais écrit deux lettres pendant mon séjour à Roth, se fit principalement mon patron et me marqua toute la bonne volonté imaginable. Il me proposa, si je voulais rester en cette ville, de me faire participer aux secours qu'y recevaient plus de 200 ecclésiastiques français du produit des collectes faites pour eux dans toute l'Allemagne et jusqu'en Russie. Ils vivaient en commun, la dépense journalière était de dix sous par tête, outre neuf livres que chacun recevait par mois pour son logement. Il n'était point question de vestiaire. Et même pour entrer en part totale de ces distributions, il fallait être réduit à un état d'indigence qui n'était pas encore le mien. J'eus pourtant la curiosité de dîner une fois à cette table commune où je me rappelai sans regret l'abondance des réfectoires dans les abbayes souveraines. Là le vin coulait à grand flots, ici c'était de l'eau claire. Enfin figurez-vous, Madame, comment on dîne pour six ou sept sous dans une ville où la viande en coûtait neuf la livre et le pain trois.

Pendant ce repas frugal on lisait l'histoire ecclésiastique. Mais le secrétaire de Monseigneur l'Archevêque de Paris vint interrompre la lecture par des lettres [1] reçues d'Italie qui intéressaient les assistants. Les prêtres français y annonçaient le bien-être dont ils jouissaient dans les Etats de la république de Venise, et invitaient à le partager ceux dont le sort serait moins avantageux. J'étais strictement sur la rue, et je me décide sans balancer à ce long voyage. Je voulus pourtant faire auparavant un tour en Suisse. Je savais qu'un Nonce apostolique résidait à Lucerne ; j'en espérais des passeports et peut-être des recommandations pour les Etats du Pape. Monseigneur l'Evêque de St-Malo approuva mon plan ; il me donna, sur la vue de mes papiers, un excellent certificat que je traduisis en allemand et fis authentiquer par le Vicariat de l'Evêché de Constance, et dès le troisième jour me voilà en route pour la Suisse dont les frontières s'avancent jusqu'aux portes de cette ville.

[1] Le manuscrit porte « celles », mot auquel nous substitutons : « des lettres ».

Vous voyez, Madame, par la simple inspection d'une carte que le pays a pour bornes à l'orient la Souabe et le lac de Constance ; au midi les Alpes, le Tyrol et l'Italie ; et la France au couchant et au nord. Le premier dictionnaire géographique vous en assignera les dimensions et les divisions. Il est rempli de hautes montagnes dont plusieurs sont à leur sommet couvertes de neige depuis la création et brillent d'un vif éclat à une très grande distance quand le soleil y lance ses rayons. C'est un spectacle dont mes yeux furent constamment frappés depuis Schussenried jusqu'à Lucerne. La Suisse abonde en pâturages, mais est peu fertile en graines. Aussi y voit-on d'innombrables troupeaux et très peu de terres en culture. Elle est cependant immensément peuplée et forcée de se décharger d'un excédent énorme d'habitants, soit par des émigrations individuelles, soit en trafiquant du sang de ses enfants, avec tous les potentats de l'Europe. Son territoire nourrit à peine ce qui lui reste de la chair de ses troupeaux, de son lait et de ses fromages ; car pour ses blés elle les tire de Franche Comté ou de Suabe. La Suisse n'en produit pas pour le sixième de sa consommation. Elle produit au contraire des vins en abondance et beaucoup meilleurs que ceux de Suabe.

Le sol inégal et coupé sans cesse par des montagnes et des vallées y rend les voyages pénibles. Cependant les routes y sont belles, les villages très rapprochés et les hospices commodes. Rarement on marche en plaine. Mais les montagnes sont partout couronnées de forêts ou les routes bordées d'arbres qui offrent au voyageur un ombrage agréable. Des fontaines qui jaillissent du sein des rochers l'invitent à se désaltérer de leurs eaux limpides. Souvent une grotte fraîche, creusée dans le roc par les mains de la nature, lui tient prêt un sopha de gazon d'où il peut contempler à loisir une ravissante perspective, et c'est plusieurs fois dans un jour qu'il peut jouir de cet avantage. La Suisse est vraiment digne des regards d'un naturaliste.

Je ne vous dirai qu'un mot du gouvernement. Celui que j'y ai vu n'existe plus, et depuis elle en a changé deux ou trois fois. C'était une association de treize républiques indépendantes gouvernées chacune par ses propres lois, et confédérées pour l'intérêt commun et le maintien de leur indépendance. Les grands cantons étaient mêlés d'aristocratie, puisque les bourgeois y jouissaient sur les autres citoyens d'avantages considérables tant politiques que pécuniaires. Le droit de bourgeoisie s'achetait à prix d'argent quand on ne le tenait pas de sa naissance. Les petits cantons étaient des démocraties pures. Aujourd'hui ces

distinctions sont anéanties et ces treize Etats n'en font plus qu'un sous le nom de République Helvétique.

Celles qui viennent de subir bon gré mal gré cette grande métamorphose ont duré près de cinq siècles. Car ce fut dès la fin du XIIIe que les Suisses secouèrent le joug de la maison de Bourgogne [1], dont ils s'étaient jusqu'alors reconnus sujets. Les duretés oppressives d'un gouvernement irritèrent les peuples et les disposèrent à la révolte. Quelques hommes de courage et de résolution ayant à leur tête un simple paysan nommé Guillaume Tell osèrent en lever l'étendard, et la révolution fut consommée. Ils luttèrent longtemps contre toute la puissance des ducs, leurs anciens maîtres, qui se virent enfin forcés de reconnaître des citoyens libres dans ceux qu'ils n'avaient pu châtier comme sujets rebelles. Mais ce ne fut qu'après des guerres longues et sanglantes, et avec des flots de sang qu'ils cimentèrent l'édifice de leur liberté. Si cet ancien esprit les avait encore animés, la grande république métropolitaine ne serait jamais venue à bout de transformer les treize cantons en un seul de ses satellites.

Les Suisses sont laborieux, patients, sincères, fidèles à leurs promesses, mais intéressés ; ce qui a donné lieu à ce proverbe : point d'argent, point de Suisse. On dit en effet que pour de l'or ils font tout, mais sans cela rien. On a beaucoup vanté leur simplicité, leur hospitalité, leurs mœurs et leurs vertus antiques ; mais des hommes qui devaient bien les connaître m'ont assuré qu'ils étaient aujourd'hui au ton et aux usages des autres peuples. Ils connaissent les commodités, le luxe, les plaisirs, et l'innocence des mœurs y est aussi rare que chez les nations voisines. Le temps est bien loin où un Suisse trouvait sur un champ de bataille le plus précieux diamant qu'on connut alors en Europe, le jetait négligemment sous un chariot et ne venait le reprendre que pour le vendre un florin d'empire [2]. De tels hommes armés et combattants pour la liberté devaient être invincibles et le furent. Les Hollandais luttant contre toutes les forces de Philippe II n'étaient aussi qu'une poignée de pêcheurs de harengs ; les temps ont changé et les hommes ont changé comme eux.

La religion causa chez les Suisses au XVIe siècle, ainsi qu'en

[1] L'auteur pense à la Maison de Habsbourg, dont hérita, en 1477, celle de Bourgogne.

[2] C'est le célèbre épisode du diamant trouvé, en 1477, à Grandson, dans le butin laissé par Charles le Téméraire, diamant qui devint plus tard la propriété de la Papauté, puis de l'Empereur d'Autriche.

Allemagne et en France, des guerres longues et sanglantes. Zwingle, curé de Zurich, l'un des plus ardents disciples de l'apôtre des Genévois [1], y prêcha le nouvel évangile la torche et le sabre à la main et périt en brave d'un boulet dans une bataille. Telle était la douceur évangélique de ces réformateurs qui, comme nos philosophes modernes leurs descendants et leurs imitateurs, ne demandaient qu'à être tolérés charitablement tandis qu'ils se voyaient les plus faibles, et voulaient tout mettre à feu et à sang dès qu'ils se croyaient les plus forts. « Je les voyais, dit Erasme, ces nouveaux disciples de la douceur chrétienne sortir de leurs assemblées l'air égaré, furieux, comme des hommes qui venaient d'entendre des déclarations furibondes et séditieuses, etc... » Il a fallu bien des années pour rapprocher les esprits et ramener le calme. Quelques cantons étaient protestants et ne souffraient pas un seul catholique sur leur territoire. D'autres étaient catholiques et traitaient les enfants de Calvin avec la même rigueur. D'autres enfin étaient mixtes, où les autels de Rome et de Genève jouissaient également de la protection des lois. Des règlements sévères maintenaient la paix qui n'était que légèrement altérée par les controverses que dans les cabarets les paysans agitaient le verre à la main ; et quelquefois des arguments on en venait aux coups. Aujourd'hui tolérance française.

* * *

A cinq lieues ouest de Constance, de pieux enfants de Bruno furent les premiers dont j'éprouvais sur la terre helvétique la charité hospitalière [2]. Une sombre et vaste forêt entoure et cache la solitude écartée qu'ils habitent. Cette antique demeure du silence est assise sur le penchant d'un côteau au pied duquel coule une rivière souvent grossie par les eaux des torrents. Ils se précipitent avec fracas du haut des montagnes lorsque l'ardeur du soleil en fait fondre les neiges et les glaçons. Aussi c'est surtout aux mois de juin et de juillet qu'on remarque chaque jour l'accroissement sensible des lacs et des fleuves. J'ai vu celui de Constance s'élever de plus de six pieds en une semaine. Il décroît au contraire à mesure que la saison des frimas s'approche,

[1] Zwingli, mort à Cappel en 1531, est à tort donné ici comme un disciple de Calvin, alors qu'il l'était bien plutôt de Luther.

[2] Ittingen, couvent d'Augustins fondé vers le milieu du XIIIe siècle ; passa aux Chartreux en 1461 ; supprimé en 1848. DHBS IV, 255.

parce que l'hiver enchaîne sur la cime des monts les sources qui remplissaient son bassin ainsi que le lit des rivières. Elles sont sujettes à de grandes alluvions quand une plaine de quelque étendue n'oppose aucune chaîne de rochers aux ravages de ces inondations dévastatrices. On y voit des petites îles couvertes d'arbres et de brousailles qui comme la Délos des poètes ont changé plus d'une fois de situation et de place. Des roches nues, des bancs de sable et de gravier attestent à une grande distance du rivage la visite du passé et présagent la présence future des ondes impétueuses. J'examinai à loisir ces divers objets, ayant été forcé de séjourner quatre jours chez ces respectables solitaires. Une vie si longtemps sédentaire m'avait rendu peu propre à de longues marches ; la chaleur du jour et l'incommodité d'une chaussure neuve et mal faite me mirent absolument hors d'état de continuer ma route. Les jambes et les pieds m'enflèrent et ce ne fut qu'après quatre jours de repos que pour essayer mes forces j'entrepris une promenade d'une petite lieue. J'en pris pour terme une abbaye de filles de l'Ordre de Citeaux qui s'apercevait au nord et presque au sommet de la montagne [1], à peu de distance des bois des Chartreux. Je m'imaginai et je ne me trompai pas, que d'un lieu si élevé la perspective devait être agréable. J'y montai quoique avec peine. Vers l'orient j'aperçus à une demie lieue, un beau prieuré de religieux du même Ordre [2]. Au midi, à deux petites lieues de distance, la ville de Frauenfeld où se tenaient les diètes annuelles et générales des cantons. Au-dessus la forêt, la Chartreuse, la rivière ; et à l'horizon, de l'orient au couchant, des hautes montagnes couvertes de neiges dont le soleil rehausse l'éclat, et surmontées de nuages diversement colorés, formés par les vapeurs que la chaleur élève. Ce spectacle est celui de tous les moments pendant le voyage, à moins que le soleil ne se trouve masqué par une atmosphère trop épaisse.

J'examinai la jolie église de ces religieuses et jetai un coup d'œil sur l'extérieur des bâtiments et sur les jardins. J'étais déjà sorti de la cour, lorsque j'entendis m'appeler. Je me retourne, et c'est un ancien ecclésiastique français qui me demande si je ne le suis pas moi-même. Oui, Monsieur. Comment, ne voulez-vous pas saluer Madame l'Abbesse ? Elle sait qu'il y a ici un religieux étranger, on vous a vu dans l'église,

[1] Kalchrain, couvent de Cisterciennes fondé au XIIIe siècle, supprimé en 1848 ; aujourd'hui maison de correction. DHBS IV, 322.

[2] Notre voyageur pense vraisemblablement à Feldbach près de Steckborn, couvent de Cisterciennes fondé en 1253 et supprimé en 1848. Le couvent fut la proie d'un incendie en 1895. DHBS III, 77.

vous lui feriez plaisir de demander à la voir. J'aurais craint de la gêner ainsi que ces Dames, mais retournons. Où est le parloir ? Il m'y conduit, et bientôt j'y vis paraître une femme d'un âge respectable qui me fit en français plusieurs questions sensées sur l'état de la religion et des cloîtres en France, et finit par me presser de m'arrêter quelques jours chez elle. « Je tiens pour un jour heureux, me dit-elle, celui où je reçois un prêtre persécuté pour le nom de Jésus-Christ, et surtout un religieux arraché par l'injustice des hommes au saint repos de son cloître ; en remplissant à leur égard les devoirs de la charité et de l'hospitalité chrétiennes, j'espère obtenir de Dieu la continuation de la paix dont mes sœurs et moi jouissons dans ce désert. » Je lui promis de repasser au retour. Tel était en général l'esprit et les dispositions des cloîtres de la Suisse. Les prêtres exilés y ont trouvé des ressources immenses ; et tous les religieux et religieuses fugitifs que j'ai vus, y étaient traités avec beaucoup d'égards et y vivaient très satisfaits.

Ces monastères étaient situés dans le Turgau, petit pays sujet à titre de conquête de la Confédération helvétique. Il y a Zurich à sept lieues vers l'ouest, et c'est là que je dirigeai ma marche. Je traversai Wintertur, fort jolie petite ville dans une plaine agréable qu'une rivière arrose ; mais ombragée au couchant par une montagne rapide que la route traverse ; poste militaire très important et dont pourtant les armées françaises et autrichiennes se sont, dans les dernières années, délogées plus d'une fois. Les environs de Wintertur sont ornés de charmantes maisons de campagne ; les hauteurs sont couvertes de bois et de vignes. Au pied sont des villages de bonne apparence, et de nombreux troupeaux de bœufs et de grandes vaches couvrent les prairies. C'était l'image de l'aisance et du bonheur sur la terre de la liberté. Et c'est le même pays livré maintenant à la plus affreuse misère. Ces mêmes hommes ont ensuite déserté leur patrie, et poussé chez l'étranger une jeunesse qui devait en être l'espérance, pour y mendier un morceau de pain qu'elle ne pouvait plus lui offrir. On sollicite jusqu'en Pologne des aumônes pour les malheureux Suisses. On dirait que leurs vallées ont été frappées de malédiction et de stérilité dès l'instant qu'on y a planté l'arbre exotique de la liberté française.

Beaux coteaux de Zurich qui inspirâtes des chants si doux et si touchants au Théocrite de notre siècle [1], la flûte même de Gester ne

[1] Notre auteur pense sans doute à Salomon Gessner de Zurich (1730-1788), l'auteur des Idylles.

trouverait plus de sons que pour soupirer vos désastres. Ce chantre des bergers, cet enfant de vos bergères, l'élève des Nymphes de vos prairies et de vos fontaines ne reconnaîtrait plus ces mêmes lieux qui lui fournirent de si belles et naïves images ; il garderait à votre aspect un triste et morne silence, ou, comme le cygne de Mantoue, il ne chanterait que vos malheurs.

Zurich est à sept lieues d'Ittingen ; mais ce sont sept lieues que je mis douze heures à parcourir. Elle est entre deux hautes montagnes au levant et au couchant. Au sud le lac, à l'ouest une rivière qui en sort et fuit dans une longue prairie. J'aurais voulu voir Zurich et visiter le physionomiste Lavater, pasteur en cette ville, pour lui demander si j'avais l'air d'aimer beaucoup les Pères [1] des chapîtres, mais je ne vis la ville que du haut de la montagne, comme Moïse la terre de Chanaan. La circonstance du lendemain, dimanche, m'obligea de descendre la rivière jusqu'à une abbaye de Bénédictines, deux lieues au-dessous de Zurich [2], le seul lieu catholique qui se trouve dans tout le canton, parce qu'il appartenait à l'Abbé des Ermites. C'est un joli couvent où je me reposai le dimanche entier. J'y trouvai quatre prêtres et trois religieuses françaises.

* * *

En côtoyant presque sans interruptions la même rivière l'Aar [3], je parvins en trois petites heures d'une route agréable coupée de belles prairies, de bosquets riants et de vallons fertiles, au monastère de Wettingen [4], Ordre de Citeaux, qui comme tous ceux de la Suisse était

[1] L'expression revient plusieurs fois sous la plume du P. Lesage. Il pense aux pères des chapitres des abbayes impériales de Souabe, notamment à Roth et à Schussenried. Cette « vox decisiva » du chapitre, qui liait l'abbé, était contraire aux statuts des Prémontrés et inconnue dans les couvents de France. C'étaient les Pères du Chapitre qui avaient décidé, à Roth, contre la volonté de l'abbé, que le P. Lesage devrait occuper la dernière place au chœur ainsi qu'au réfectoire.

[2] Fahr, couvent de Bénédictins. Lütolf de Regensberg donna, en 1130, cette propriété au monastère d'Einsiedeln, à la condition qu'y soit érigé un couvent de religieuses. Il existe encore à l'heure actuelle comme propriété de l'abbaye d'Einsiedeln. DHBS III, 50.

[3] Ce n'est pas l'Aar, mais la Limmat.

[4] Wettingen, couvent de Cisterciens, fondé en 1226 par le Comte de Rapperswil. Supprimé en 1841, il sert aujourd'hui d'école normale pour le canton d'Argovie. L'Abbé Pierre II Schmid (1594-1633) transforma l'église conventuelle du moyen âge pour l'adapter au goût de son temps. Célèbre est le cloître avec ses vitraux. DHBS VII, 293.

en grande réputation d'hospitalité. Il est situé sur une langue de terre dont l'Aar forme une presqu'île en précipitant ses eaux avec un bruit affreux sur des rochers sans cesse écumants. De hautes montagnes couvertes de bois masquent entièrement cette solitude au couchant et au midi : de tristes sapins l'ombragent du côté de la plaine à l'orient et au nord, et en font un vrai séjour de pénitents ou de mélancoliques. L'église, vaste mais sombre, antique, est de mauvais goût. Il en est de même du surplus des édifices. Jamais je n'avais rien vu qui retraçât plus parfaitement l'âge et l'esprit du célèbre fondateur de Clairveaux ; et jamais je ne me trouvai des hôtes plus charitables. On ne m'y laissa pas stationner une demie-heure devant la porte, comme cela m'était arrivé chez mes propres confrères, tout revêtu que je fusse de leur habit ; l'on m'introduisit d'abord chez l'Abbé qui me fit l'accueil le plus honnête. La communauté était en minution du mois de mai [1], et la récréation devait durer trois jours dont il m'invita à partager la joie. Vous sentez que j'y consentis sans peine. J'oubliai à la table de ces bons cénobites, et en faisant comme eux vie joyeuse, que j'étais un malheureux sans pain ni gîte. Je mangeais comme quatre, buvais de même, écoutais ou faisais des contes, enfin « Saül prophétisa de son mieux pendant les trois jours qu'il passa dans la société des prophètes ».

Qui veut voyager loin, ménage sa monture, a dit sagement le valet de Perrin-Dandin. J'avais négligé ce conseil et mal ménagé la mienne. De la Chartreuse au couvent de Wettingen j'avais fait en un jour au moins dix lieues de France. L'enflure des jambes et des pieds se manifesta de nouveau, il s'y fit même des plaies. Un frère apothicaire de Wettingen les pansa pendant mon séjour et me donna au départ des drogues pour achever de les guérir. J'inscrivis mon nom et ma reconnaissance à la suite de 30 ou 40 000 prêtres, religieux ou religieuses qui depuis quatorze mois avaient reçu l'hospitalité dans cette maison. Les premiers 20 000 s'étaient arrêtés trois jours et avaient reçu au départ chacun six livres de France. Jugez, Madame, de la richesse, ou plutôt de la charité de ce couvent de si mince apparence. Je n'y ai vu aucune curiosité littéraire, aucun monument remarquable. L'église, les cloîtres, le chapître sont remplis de sculptures gothiques et d'ornements du plus mauvais goût. Le jardin ou plutôt le verger n'est qu'une longue bande au bord de

[1] Les saignées, telles qu'on les pratiquait dans les couvents au printemps ainsi qu'en automne.

la rivière qui baigne le pied de la montagne. Sur la même rivière et à une demie-lieue nord de Wettingen est la ville de Baden, fameuse par ses eaux minérales. Elle est bâtie en amphithéâtre tourné vers l'orient et a sur l'Aar [1] un pont de bois couvert, comme c'est l'usage en Suisse et en quelques cantons de l'Allemagne.

Trois lieues plus loin je vis au-dessous de moi dans le fond d'un vallon aussi sur une rivière une autre ville plus petite dont le nom m'est échappé [2] ; je n'y entrai pas, car je me hâtais d'arriver pour le dîner chez des Bénédictines dont le couvent était un peu plus loin [3]. Il avait à dos la même rivière coulant au fond d'un précipice affreux, et du côté de l'entrée, de charmants paysages... Rien de plus ordinaire en ce pays que de rencontrer à chaque pas les plus frappants contrastes ainsi rapprochés, une prairie riante, par exemple, aux pieds de roches nues et tristes...

Ici les Nonnes étaient en déroute pour la même cause que les moines de Wettingen : on en avait saigné la moitié. Je pris à la grille avec elles une part d'un excellent dîner et payai mon écot avec de la belle humeur dont les saintes filles parurent contentes, au moins autant que le Chartreux français réfugié chez elles et qui avait déjà fait une riche fortune avec ses ouvrages en cire. Il travaillait avec autant de profit que d'adresse. Il avait un atelier bien monté où les plus jeunes Sœurs allaient prendre ses leçons. Le solitaire artiste avait à peine 30 ans. C'est le bel âge pour former des élèves. Ce monastère n'est qu'à deux petites lieues en plaine de celui de Muri.

Muri [4], dans le canton et à six lieues nord-est de Lucerne, était une des plus célèbres abbayes de la Suisse. L'Abbé avait le titre de Prince, et ses religieux au nombre de cent acquéraient la noblesse par leur profession. Leur monastère que depuis six ou sept ans quelques centaines d'ouvriers travaillaient à rebâtir, est dans une belle plaine et devait

[1] Ici encore, il faut lire la Limmat, et non pas l'Aar.

[2] Bremgarten, petite ville sur la Reuss.

[3] Couvent de Bénédictines, fondé à l'origine près de Muri (XIe siècle), et transféré vers 1200 à Hermetschwil, près de Bremgarten. Le couvent a été supprimé en 1876 et sert aujourd'hui d'asile pour enfants. On offrit aux religieuses, en 1892, le couvent de Habstal dans le Hohenzollern. DHBS IV, 77.

[4] Muri, couvent de Bénédictins, fondé par les Habsbourg en 1027 ; élevé au rang d'abbaye princière en 1701, il a été supprimé en 1841. L'empereur Ferdinand I donna aux religieux de Muri le monastère de chanoines réguliers de St-Augustin de Gries près de Bozen. Ils dirigent, depuis 1841, le collège cantonal de Sarnen. DHBS V, 60.

être immense et magnifique. La prodigieuse dépense d'une telle entreprise n'empêchait pas d'exercer l'hospitalité comme à Wettingen et de donner un louis à chaque prêtre ou religieuse. La grande multitude avait fait réduire ce viatique à neuf livres qu'on y offrait encore lorsque j'y ai passé. On attribuait au respectable chef de cette maison [1] ce discours digne d'un Augustin ou d'un Ambroise : « Si j'avais prévu la persécution de la religion en France, je n'aurais point songé à rebâtir. Les anciens édifices pouvaient encore subsister un demi-siècle ; et nous aurions employé deux ou trois cent mille francs à soulager les confesseurs de la foi que nous professons. Mais, nous avons démoli, l'ouvrage est en train et les ouvriers crieront si on les renvoie. » Hélas, les cloîtres de Suisse ont subi depuis le triste sort des nôtres ; mais les trésors de Muri étaient en sûreté dans le sein des membres souffrants de Jésus-Christ. Ce digne Prélat et ses vertueux confrères ont pu se consoler dans leur désastre par ces mots de saint Paulin de Nole quand les Huns ravageaient l'Italie : « Je n'ai rien que les Barbares puissent m'enlever : vous savez Seigneur quel usage j'ai fait de mes richesses. »

* * *

Lucerne, capitale du canton de même nom, est à l'extrémité occidentale d'un lac de sept ou huit lieues de long sur une ou deux de large et que forme ou du moins traverse une rivière assez considérable. La ville est bâtie en forme de croix, et deux ponts dont l'un sur le lac qui, à cet endroit a près d'un quart de lieue de large, en rapprochent les différents quartiers. De hautes montagnes couvertes de neige l'environnent, excepté vers le nord. Le gouvernement était entre les mains d'un conseil de nobles, lesquels ainsi que leurs femmes devaient toujours être vêtus de noir. Les simples bourgeois y portaient un manteau de la même couleur et un rabat blanc comme les prédicateurs luthériens de la Saxe. Ce canton est pourtant tout catholique, et son chef-lieu la résidence d'un Nonce du Pape auprès des Suisses, de leurs alliés et de quelques petits Etats voisins. Cette fonction plus spirituelle que diplomatique était alors remplie par Monsignor Gravina, grand d'Espagne et archevêque de Nicée [2].

[1] L'Abbé Gérold II Maier de Lucerne (1776-1810). C'est lui qui construisit l'aile orientale du couvent.

[2] Mgr Pierre Gravina, nonce en Suisse de 1796 à 1803.

Toujours possédé du désir de voir l'Italie, je sollicitai une audience de ce Prélat qui me l'accorda avec bonté. Je lui exposai mes projets et lui demandai, sur la vue de mes certificats, des recommandations et des passeports. Nous traînâmes l'affaire en deux conférences assez longues et même à sa table à laquelle j'eus l'honneur de dîner pendant tout mon séjour à Lucerne. Mais les nouvelles d'Italie que reçut en ce moment M. le Nonce renversèrent tous mes desseins. Les armées républicaines inondaient déjà la Lombardie, et l'Italie entière se voyait menacée de subir leur joug. Ce Prélat, auquel j'avais inspiré un véritable intérêt, me proposa d'écrire aux abbés de mon Ordre en Suabe pour qu'au moins ils me payassent en commun une subsistance modique dans un couvent de mendiants, jusqu'à ce qu'un plus parfait usage de la langue me permit d'être employé au ministère. Pour rendre sa recommandation plus efficace, il l'adressa à l'Abbé du riche et fameux monastère de Salem, Ordre de Citeaux [1], situé à deux lieues au-dessous de Mersbourg et près du lac de Constance. Cet abbé était le dictateur de tous les souverains frosqués en Suabe. Je savais qu'il n'aimait pas les Français, et n'espérais pas m'en faire un zélé patron. Mais pourtant je laissai faire le Prélat romain que les Pères de chapître [2] croiraient informé de toute mon histoire. Ils se l'imaginèrent en effet et en eurent du dépit, comme vous le verrez plus loin. Ainsi donc, sans espoir de passer les Alpes, je repris la route de l'Allemagne, muni de la dépêche et de la bénédiction apostolique.

Je regrettais bien que le mauvais état de mes pieds ne me permit pas de parcourir toute la Suisse, et m'obligeait de m'arrêter au beau milieu. Je pouvais tout voir sans frais. Dans les cantons catholiques, on recevait l'hospitalité dans tous les monastères, et les abbayes y joignaient un fort viatique qui payait chez les protestants. Dans celui de Fribourg était la riche maison de Saint-Urbain [3], Ordre de Citeaux, dont on vantait au loin l'excellente réputation. J'y aurais également

[1] Salem, près d'Ueberlingen, couvent de Cisterciens fondé, en 1134, par celui de Lucel. Il fut rattaché en 1803 au Grand-Duché de Baden et en est encore aujourd'hui la propriété. L'église remonte, pour l'essentiel, à 1287-1307, mais l'aménagement intérieur est de 1780.

[2] Voir ci-dessus, p. 194, note 1.

[3] Le P. Lesage commet ici une erreur. St-Urban (couvent de chanoines de St-Augustin fondé en 1148, qui passa aux Cisterciens en 1194 et fut supprimé en 1848) est dans le canton de Lucerne et non pas dans celui de Fribourg. Dans ce dernier par contre se trouve le couvent d'Hauterive, monastère cistercien fondé en 1138, supprimé en 1848 et occupé aujourd'hui de nouveau par les Cisterciens.

visité la maison des Trappistes alors florissante à la Vallée Sainte [1], en suite en Bohème, enfin en Russie d'où on vient encore de les chasser pour aller porter dans les forêts de l'Amérique septentrionale des vertus que les Hurons d'Europe ne veulent ni admirer ni même souffrir... Mais il fallut abandonner le projet d'un tour de Suisse en forme, et se replier sur Einsiedeln ou Notre-Dame des Ermites, le plus fameux [lieu de pèlerinage] du monde catholique après celui de Lorette.

Ce célèbre monastère est dans le canton [de Schwyz] et à dix ou douze lieues de Lucerne. Mais la route en est très difficile à tenir et extrêmement fatigante. Ce sont sans cesse des montagnes à gravir, des défilés à franchir, des lacs à éviter. Quoique j'entendisse assez la langue pour m'informer exactement du chemin, je m'y égarai plus d'une fois. Je marchai souvent sur des coteaux élevés, quelquefois je côtoyai des lacs ayant au-dessus de la tête des masses de rochers qu'on croirait taillées de main d'homme. Je voyais des grottes, des arbres sur des pierres nues qui semblaient devoir nourrir à peine un peu de mousse, etc... Je philosophais comme un Buffon sur tous ces objets qui m'arrêtaient quelquefois des heures entières. Enfin je me trouvai au pied d'une haute montagne qu'il s'agissait de franchir.

La pente était douce, et la route tournante, ce qui m'effraya moins qu'une côte raide et presque perpendiculaire que, vers le milieu du second jour, je mis cinq quarts d'heure à monter. Ici les montagnes étaient entassées et sur leur croupe le chemin se trouvait horizontal et délassait le voyageur. Il faisait dans le vallon une chaleur excessive, mais à mesure que je m'élevai je sentais l'atmosphère se rafraîchir. Vers le sommet je trouvai la neige, de tristes bouleaux, de lugubres sapins, et pourtant plusieurs cabanes de planches éparses sur ces côteaux et qui attestaient que cette région des frimas est habitée par des humains. Quelques troupeaux maigres erraient dans ces tristes pâturages, où la nature est presque toujours en deuil, où règne un éternel hiver, et que jamais le printemps n'émailla de ses marguerites ni ne parfuma de la douce et suave odeur de ses violettes.

Une plaine étendue couronne la cime de ces monts. L'air est excessivement vif. Elle aboutit à un bassin ou plutôt à un fer à cheval d'une

[1] La Valsainte, chartreuse fondée en 1295, supprimée, avec l'autorisation de Rome, en 1778. Le couvent fut occupé provisoirement par des Trappistes jusqu'en 1815, puis, jusqu'en 1825, par des Rédemptoristes. Les chartreux du couvent de La Part-Dieu, supprimé en 1848, autorisés en 1861 à réintégrer leur couvent, s'installèrent à La Valsainte en 1863.

demie lieue d'étendue que forment les montagnes, et c'est à son extrémité orientale, sur une petite élévation, au milieu même, que sont situés le bourg et le monastère.

Son origine remonte au VIIIe siècle [1]. Saint Meinard qui fut bientôt suivi de quelques disciples, se retira dans cet affreux désert, dont les loups et les ours durent lui disputer longtemps la possession. Car ces saints pénitents ne pouvaient choisir un séjour plus sauvage. Les incroyables travaux de leurs pieux successeurs en ont fait un séjour aussi agréable que le peuvent être un sol ingrat et un ciel rigoureux. Car il est un terme à l'industrie et à la patience des hommes, et que tous leurs efforts ne sauraient franchir. Ces laborieux cénobites ont bien pu abattre des forêts, défricher des déserts, dessécher des marais, mais non changer la nature et le climat, ni convertir en pluies douces et salutaires les neiges sans cesse suspendues sur leurs têtes et qui, plus des deux tiers de l'année, couvrent leurs champs et leurs montagnes.

Du bord de l'esplanade dont j'ai parlé, l'on découvre le bourg et l'abbaye auxquels on descend presque à plomb plus d'un quart de lieue. Du pied de cette descente reste encore la même distance jusqu'à cet amas d'auberges, car chaque maison en est une. On vit mal, mais à bon compte. Là, tout le monde vend non seulement du pain, de mauvaises vaches, du vin, mais encore des rosaires de toutes les formes, des images, des livres de prières, et toute espèce d'instruments de dévotion. Les habitants sans exception ne subsistent que du pèlerinage qui y attire un concours prodigieux. On y venait de soixante à quatre-vingt lieues. L'on voit tout l'été les routes couvertes de pèlerins des deux sexes qui récitent pendant la marche des rosaires à pleine tête et traversent ainsi les villages même protestants. A leur arrivée, on leur fournit des pantoufles, des chaussures dont la fatigue fait le costume de tous ceux qui viennent de loin.

Depuis l'entrée du bourg à l'occident, l'on monte doucement une rue large et droite jusqu'à une très belle place ornée de deux superbes fontaines, d'obélisques et de plusieurs hautes statues rangées en demi cercle [2]. De cette première place, trois larges escaliers de pierre conduisent à une autre vaste esplanade qui sert de parvis à l'église et

[1] Einsiedeln, couvent de Bénédictins, fondé en 934 là où vivait, au IXe siècle, saint Meinrad. DHBS II, 762.

[2] Sur la place qui a été aménagée, vers 1745, aux abords immédiats de l'église et du couvent, se trouve la fontaine dite de Notre-Dame, mais point d'obélisque ni plusieurs fontaines.

d'avant-cour à l'abbaye. La façade de ce magnifique temple, qui est d'une grande élévation, offre le plus majestueux coup d'œil. Deux tours superbes en ornent et en soutiennent les côtés. L'intérieur de cet important édifice répond parfaitement à ce que son dehors annonce. Il est le plus grand que j'ai vu après celui de St-Paul à Londres. Les plus belles peintures en décorent les voûtes ; le pavé est de marbre noir et blanc ; toutes les murailles en sont également revêtues. Dans tout le pourtour de cette immense enceinte sont distribuées de superbes chapelles closes par des grilles élégamment travaillées. Le chœur occupe à peu près le milieu. Il est vaste et rempli de statues et de peintures précieuses... et j'ai lu dans les gazettes que ce monument auguste est détruit..., siècle impie... [1]

Dans la nef du milieu, et à vingt pas de la porte occidentale, se voyait la sainte chapelle dans laquelle l'image miraculeuse de la Très Sainte Vierge était exposée à la vénération des fidèles. Cet édifice, entièrement isolé du reste de l'église et bâti de marbre noir en dedans et en dehors, [a] quarante pieds de long sur vingt pieds de haut et de large. Il est d'un travail achevé, et orné extérieurement de bas-reliefs et de statues de la main des meilleurs maîtres. Il n'a d'ouverture qu'une petite porte à l'occident ni de clarté que celle des lampes qu'on y tient jour et nuit allumées. La statue thaumaturge y brille d'or et de pierreries, au-dessus d'un autel aussi d'une grande richesse, de même que la robe dont elle est couverte, car on ne voit que le visage de la statue qui paraît noir comme de l'ébène. L'entrée est permise à tout le monde.

Au-dessus de la porte qui est d'argent se voit un imposte du même métal dans lequel se remarquent cinq trous qu'on dirait faits pour recevoir les doigts de la main droite à demi fermée. Telle est en effet leur destination. Les pèlerins dévots font tour à tour cette cérémonie. Un marchepied enchaîné sert de patin ou d'échasse aux gens de petite taille ; mais je n'ens fis pas l'essai. Chacun prie un certain temps les doigts fourrés dans les trous, ensuite un autre prend sa place. Je n'ai pu me faire expliquer le sens mystérieux ou superstitieux de cette singulière pratique [2].

[1] La Sainte-Chapelle, qui, d'après la tradition, est l'ancienne cellule de saint Meinrad, fut détruite par les Français à la fin mai 1798.

[2] D'après la légende, le Christ, après avoir consacré la Chapelle, le 14 septembre 948, aurait laissé, à l'entrée de ce sanctuaire, l'empreinte de ses doigts. Tous les pèlerins tenaient à placer les leurs dans ces ouvertures. Cf. RINGHOLZ, P. ODILO, Ein altertümlicher Kultgebrauch in der frühern Gnadenkapelle in Einsiedeln (sogen. Handzeichen Christi) *Schweiz. Archiv für Volkskunde*, T. 10, 1906, p. 186 sq.

Cette chapelle, ainsi que l'immense église qui l'enserre, n'a qu'un siècle et demi d'antiquité. Le monastère paraît plus moderne. Les livres qu'on vendait aux pèlerins et qui avaient pour censeurs et même pour auteurs des religieux de l'abbaye, contiennent l'histoire remarquable de la première dédicace de la chapelle primitive. L'Evêque de Constance, comme diocésain du lieu, fut appelé pour en faire la cérémonie, et s'y disposait en priant la nuit dans l'église, lorsqu'il vit remplir cette fonction par le prince même de tous les pontifes. Jésus-Christ célébra la messe solennelle au bruit d'une musique céleste, exécutée par les chœurs des anges sous la direction de l'archange saint Michel ; saint Pierre y servit comme diacre, saint Etienne comme sous-diacre. Le saint Evêque, fort de sa vision, refusa de refaire une consécration qui était déjà consommée par le Pontife éternel lui-même et reprit la route de son église [1].

Je ne me rappelle plus à quelle époque la légende rapporte ce mémorable événement, qui a trouvé plus d'un incrédule que n'ont pu convaincre les longues et nombreuses dissertations historiques des Bénédictins du monastère. Mais je me souviens d'en avoir lu le pendant dans l'histoire ecclésiastique par Fleury, qui n'était pas homme à cautionner la chronique qui contait le fait. Il s'agissait, si je ne me trompe, d'une église de l'ordre de Cluny dont un Pape devait faire la dédicace. Veillant dans l'église comme l'Evêque de Constance, il vit les choses se passer avec les mêmes circonstances, et s'épargna la peine d'une besogne qui sans doute ne pouvait être mieux faite. J'ignore au juste laquelle de ces deux histoires est la plus ancienne, mais il suffit qu'elles soient également belles et également incontestables.

Mais quoiqu'il en soit du prodige d'Einsiedeln, un cœur ami de la religion ne peut être qu'édifié et consolé en voyant avec quel esprit de foi les fidèles accourent dans ce lieu de propitiation et de grâce, l'instance et la ferveur de leurs supplications et de leurs prières, et les signes de repentir qu'y donnent les plus grands pécheurs. On en voit s'humilier publiquement par l'aveu plein de componction des égarements de leur vie. Au côté gauche de l'église est l'entrée d'une vaste chapelle où se tiennent sans cesse les ministres de la réconciliation au tribunal de la miséricorde. Les voûtes, les murailles et jusqu'aux confessionnaux mêmes sont couverts de sentences de l'Ecriture ou des saints Pères,

[1] La consécration de l'église par les anges — légende de la fin du moyen âge — n'a rien à voir avec la bulle qu'aurait délivrée Léon VIII, en 964, au sujet de cette consécration. Cf. RINGHOLZ, P. ODILO, Wallfahrtsgeschichte Unserer Lieben Frau von Einsiedeln. Herder, 1896, p. 350 et sq.

propres à exciter dans ceux qui s'en approchent les dispositions nécessaires pour y trouver le pardon. J'ai été touché de l'air grave et décent des ministres qui y liaient et déliaient au nom du ciel. Je reconnaissais en eux les prêtres de ma religion, dont la scandaleuse précipitation, l'air purement manœuvrier des routiniers, garçons, confesseurs du pays où nous vivons, ne m'offre qu'une singerie sacrilège. Les protestants sont bien dans l'erreur s'ils prennent cela pour le catholicisme.

Au-dessus de la sacristie est une grande salle où l'on garde le trésor. Il consiste dans une quantité prodigieuse de reliques richement enchâssées, de bustes et de statues d'argent, d'ornements précieux par leur richesse ou par la sainteté de ceux qui s'en sont servi.

L'Abbé d'Einsiedeln est prince de l'Empire. Son palais est magnifique, ainsi que le couvent habité par cent religieux. Le tout consiste en quatre immenses corps de logis à la moderne, de belles cours et de superbes jardins. La discipline claustrale y était sévère. Ces pieux solitaires m'ont édifié par leur air grave et recueilli. Ils descendent chaque jour après Vêpres pour chanter les litanies devant la Sainte Image et sont précédés d'enfants du pensionnat habillés comme eux, et dont la mine modeste et composée le disputait aux vieux cénobites [1]. La bibliothèque était riche et curieuse.

(*A suivre*)

[1] Ce n'est pas une litanie qu'on y chante, mais le fameux Salve Regina.